

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Élaboration de la pensée par le discours

HEINRICH VON KLEIST

Anecdotes

Traduit de l'allemand par
RÉGIS QUATRESOUS



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

ÉVÉNEMENT DU JOUR

L'ouvrier Brietz, qui a péri d'une mort violente sur la nouvelle promenade, avait dit au capitaine von Bürger, de l'ancien régiment Tauentzien¹, que l'arbre sous lequel ils se tenaient était trop petit pour deux, et qu'il n'avait qu'à s'en trouver un autre. Le capitaine Bürger, homme paisible et modeste, alla se trouver un autre arbre en effet : sur quoi ledit sieur Brietz fut aussitôt frappé et tué par la foudre.

2 octobre 1810

Ces anecdotes ont initialement paru dans les *Berliner Abendblätter*, entre octobre 1810 et février 1811.

© Éditions Allia, Paris, 2025, pour la présente traduction.

1. Ici comme ailleurs, le nom du régiment est celui de son commandant. (Toutes les notes sont du traducteur.)

JUSTICE À LA FRANÇAISE
(À GRAVER DANS L'AIRAIN)

Pendant la guerre, un citoyen de ... vint voir le général français Hulin et signala, en vue de leur confiscation par l'ennemi selon le droit de la guerre, un certain nombre de troncs d'arbre entreposés au Pontonhof. Le général, qui s'habillait, répondit: Non, mon ami; nous ne pouvons saisir ces troncs. – "Et pourquoi pas?" demanda le citoyen. "C'est la propriété du roi." – Justement, fit le général en le jaugeant d'un regard furtif. Le roi de Prusse en aura besoin pour pendre des crapules comme toi.¹ –

3 octobre 1810

1. En 1807, le général Hulin, alors commandant de la ville de Berlin, avait envoyé Kleist purger une peine d'emprisonnement en France à la suite de son arrestation sur soupçon d'espionnage.

LES MAGISTRATS EMBARRASSÉS
UNE ANECDOTE

Un garde de la ville de H... avait, à une époque pas si lointaine, abandonné son poste sans l'aval de son officier. Selon une loi ancestrale, un tel délit, jadis de grande conséquence à cause des incursions de la noblesse, devrait être puni de mort.¹ Mais sans que cette loi ait été abolie en termes explicites, on ne l'applique plus depuis de nombreux siècles: en sorte que, au lieu de la peine capitale, le contrevenant, selon un usage établi, est condamné à une simple amende dont il doit s'acquitter à la caisse de la ville. Or, le gaillard en question, qui ne devait pas avoir envie de déboursier cet argent, déclara, à la stupeur des magistrats, qu'il préférerait mourir suivant la loi, puisque c'était son dû. Les magistrats, croyant à une méprise, envoyèrent un huissier lui faire entendre combien il serait plus avantageux pour lui de s'acquitter de quelques florins que d'en passer par l'arquebuse. Mais le gaillard

1. La lettre H désigne Hambourg, ville hanséatique libre qui, du fait de ce statut, attisait les convoitises de la noblesse.

persista à dire qu'il était las de vivre et préférait la mort: si bien que les magistrats, ne voulant pas verser le sang, n'eurent plus qu'à dispenser le coquin de l'amende et à se réjouir d'apprendre que, dans ces conditions, il voulait bien rester en vie.

4 octobre 1810

LE BURIN DE DIEU

Il y avait en Pologne une comtesse de P..., dame d'un âge avancé qui menait une vie très malfaisante, tourmentant en particulier ses domestiques jusqu'au sang par avarice et cruauté. Cette dame, à sa mort, légua ses biens à un couvent qui lui avait donné l'absolution; pour salaire de quoi le couvent lui fit dresser dans son cimetière une fastueuse stèle coulée dans l'airain, sur laquelle cette circonstance était commémorée avec beaucoup d'emphase. Le lendemain, la foudre tomba sur la stèle, faisant fondre l'airain, et n'en laissa qu'un certain nombre de lettres qui, lues à la suite, disaient: *elle est jugée!* – Cet événement (que les docteurs de l'Écriture expliqueront peut-être) est attesté; la stèle existe encore, et l'on trouve dans cette ville des hommes qui l'ont vue, ainsi que ladite inscription.

5 octobre 1810

ANECDOTE

DE LA DERNIÈRE GUERRE PRUSSIENNE

Dans un village près d'Iéna, lors d'un arrêt sur la route de Francfort, un aubergiste me raconta que, plusieurs heures après la bataille, à un moment où le village était déjà abandonné par le prince de Hohenlohe et cerné par des Français qui le croyaient défendu, un cavalier prussien y était paru seul; et m'assura que si tous les soldats ayant combattu ce jour-là s'étaient montrés aussi braves que lui, les Français auraient été battus, eussent-ils été trois fois plus forts qu'ils ne l'étaient déjà en fait.¹ Ce gars, racontait l'aubergiste, débarque tout couvert de poussière devant mon auberge et il crie: "Tavernier!" et comme je demande: qu'y a-t-il? "un verre de gnôle!" qu'il me répond en rengainant son sabre: "j'ai soif." Dieu du ciel! je lui dis: vas-tu filer, l'ami? Les Français sont à deux pas! "Et alors!"

1. La bataille d'Iéna eut lieu le 14 octobre 1806. Elle se solda par une défaite écrasante de l'armée prussienne, commandée par le prince Hohenlohe face aux troupes napoléoniennes, et ébranla la Prusse jusque dans ses fondements.

qu'il fait en lâchant la bride à son cheval. "J'ai rien pris de la journée!" Ma parole, je me dis, il a le diable au corps –! Hé! Liese! je crie, et je fais venir une bouteille entière de Danzig, et je dis: tiens! et j'essaie de la lui fourrer entre les mains pour qu'il décampe. "Hein!" qu'il fait en repoussant la bouteille et en ôtant son shako: "qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?" Et: "sers-moi donc!" qu'il dit comme ça, en s'épongeant le front: "j'ai pas de temps à perdre!" Mais tu cours à ta mort, je lui dis. Tiens! je fais, et je lui sers un verre; tiens! bois et file! Mais il faut croire qu'il aime ça: "Encore!" qu'il me fait; et déjà les coups de feu crépitent de partout dans le village. Encore? je dis. Satané –! "Encore!", et il me tend son verre. "Et une bonne dose!" qu'il fait en s'essuyant la barbe et en se mouchant du doigt du haut de son cheval: "je paie rubis sur l'ongle!" Ah, Seigneur, mais va donc –! Tiens! je dis, et je lui en sers un deuxième comme il demande, et un troisième quand il a bu le deuxième, et puis je lui dis: ça y est, tu es content? "Ah!" qu'il fait en s'ébrouant. "Elle est bonne, ta gnôle." – "Bon!" il dit en remettant son shako: "qu'est-ce que je te dois?" Rien! rien! je lui réponds. Va-t'en au diable; les Français seront

dans le village d'une minute à l'autre! "Ah! bon!" il dit en fouillant dans sa botte: "Dieu te le rendra", et de sa botte, il tire un moignon de pipe, il le vide et il fait: "Donne-moi du feu!" Du feu? je fais. Maudit –? "Oui, du feu!" qu'il fait: "je veux m'allumer une pipe." Mais il est possédé, parole –! Hé, Liese! je crie; et pendant qu'il bourre sa pipe, la fille lui apporte du feu. "Bon!" il dit, sa pipe dans la gueule, en tirant de grosses bouffées: "c'est pas le tout, mais faut que les Français prennent leur déroutée!" Et en s'enfonçant son shako jusqu'aux yeux et en reprenant les rênes, il fait tourner son cheval et il tire son sabre. Pauvre fou! je lui fais; maudit, fichu gibier de potence! Tu ne vas pas décamper et rejoindre les autres? Trois *chasseurs**¹ – tu ne vois pas? – sont déjà à nos portes! "Et alors!" qu'il fait en crachant; et il te fusille ces trois gars du regard. "Ils seraient dix qu'ils me feraient pas peur!" Et voilà les trois Français qui entrent au galop dans le village. "Bassa manelka!"² qu'il crie, et il pique son cheval

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

2. "Bassa manelka!" et "Bassa teremtetem!" sont des jurons blasphématoires hongrois.

et il se lance sur eux; Dieu m'est témoin, il se lance sur eux et les attaque comme s'il avait toute l'armée de Hohenlohe derrière lui; si bien que les *chasseurs**, qui se demandent s'il y a pas d'autres Allemands dans le village, hésitent une seconde, contre leur habitude, et lui, bon Dieu, en un tournemain, il te les flanque par terre tous les trois, il te rattrape les chevaux qui s'égaient sur la place, il passe avec eux au grand galop devant moi et il crie: "Bassa teremtetem!" et: "T'as vu ça, taver-nier?" et: "Adieu!" et: "À la prochaine!" et: "Hoho! Hoho! Hoho!" – De toute ma vie, fit l'aubergiste, j'ai jamais vu un gars pareil.

6 octobre 1810

FACÉTIE DU CIEL
UNE ANECDOTE

À Francfort-sur-l'Oder, où il commandait un régiment d'infanterie, feu le général Dieringshofen, homme de caractère strict et probe, mais aussi de manies et d'excentricités, exprima dans son grand âge, alors qu'une longue maladie le rivaît à son lit de mort, sa réticence à tomber entre les mains des laveuses de cadavres. Il ordonna expressément que personne, sans exception, ne touchât sa dépouille; qu'on le mît en bière et l'enterrât dans l'état même où il serait au moment de mourir, avec sa culotte, son bonnet et sa chemise de nuit; et pria l'aumônier de son régiment, monsieur P..., familier de sa maison, de veiller à l'exécution de ses dernières volontés. L'aumônier P... le lui promit: il s'engagea, pour ne rien laisser au hasard, à ne pas le quitter dès l'instant où il expirerait, jusqu'à l'inhumation. Quelques semaines plus tard, à la première heure du matin, un valet de chambre se présente chez l'aumônier, qui dort encore, et lui apprend que le général a trouvé vers minuit une mort douce et paisible, ainsi qu'il était à prévoir. L'aumônier P..., fidèle

à sa parole, s'habille aussitôt et se rend chez le général. Mais là, que trouve-t-il? – Le cadavre du général déjà tout mousseux de savon et assis sur un tabouret: le valet de chambre, ne sachant rien de l'ordre de son maître, avait fait venir un barbier pour le raser de près en vue d'une digne exposition du corps. Que pouvait faire l'aumônier dans de si curieuses circonstances? Il gronda le valet de ne pas l'avoir appelé plus tôt; renvoya le barbier, qui tenait son ami par le bout du nez; et, faute d'autre solution, le fit mettre en bière et enterrer comme il l'avait trouvé, tout enduit de savon, avec une moitié de barbe.¹

10 octobre 1810

1. Cette anecdote pourrait avoir son origine dans la famille de Kleist: elle vivait à Francfort-sur-l'Oder et ses ancêtres avaient connu le général Dieringshofen.